

Carnet de voyage

Immersion dans la cédraie marocaine

par Jean-Pierre LAFONT

Jean-Pierre Lafont, ingénieur forestier en Lozère aujourd’hui à la retraite, a effectué en octobre 2010, accompagné de sa fille âgée de 26 ans, un voyage d'une dizaine de jours au Maroc. Il y a retrouvé le cèdre de l'Atlas, « L'essence que je préfère ! », nous précise-t-il, sur ses terres d'origine. Voici un extrait de son carnet de voyage concernant les deux journées consacrées à la cédraie.

Ce récit a été publié dans les *Nouvelles Feuilles Forestières*, le journal trimestriel d'information des propriétaires forestiers privés du Languedoc-Roussillon, n°106 de juin 2011.

Arrivés à Marrakech, nous y avons loué une voiture et sommes partis en direction du nord-est vers le Moyen-Atlas, chaîne montagneuse où les altitudes vont de 1500 à plus de 2000 mètres, par Demnate, Azilal et Béni Mélal.

Le 7 octobre, de Khénifra nous partons vers Azrou par la montagne. Au bout d'une vingtaine de kilomètres, nous voyons émerger de la forêt de chênes verts dans laquelle nous circulons, les premiers cèdres de l'Atlas et ça me fait quelque chose... Puis la forêt de cèdres se densifie : elle est constituée surtout de très vieux arbres, parfois secs en cime et, assez souvent, les branches ont été coupées sur une grande hauteur, en laissant subsister de grands chicots, pour nourrir le bétail par temps de neige. Au passage d'un col, nous découvrons un cèdre remarquable que nous mesurons : 6,80 mètres de circonférence à 1m30 du sol et 40 mètres de haut !

La cédraie est, comme toutes les forêts marocaines et sauf exception, systématiquement pâturée et même, me semble-t-il, surpâturée. Il en résulte un sol nu caillouteux sans aucune végétation.

A deux reprises nous avons trouvé des panneaux signalant des travaux forestiers financés par l'Etat :

– création d'une piste forestière de 3 km pour 300 000 dirhams, soit 27 300 euros,

– travaux de régénération de la cédraie sur 70 ha pour 200 000 dirhams, soit 18 200 euros. Il s'agissait là de favoriser, ou plutôt de permettre la régénération naturelle, en mettant en défens le secteur au moyen de clôtures interdisant le pâturage. Mais il y a souvent effraction... Dans quelques cas des plantations sont aussi réalisées.



Photo 1 (en haut) :

Très souvent, les branches de cèdres sont coupées sur une grande hauteur pour nourrir le bétail, ne laissant subsister que de grands chicots.

Les prix sont donc assez proches de ceux que nous connaissons en France, alors que le coût de la vie pour les dépenses les plus courantes (alimentation, hébergement) est à peu près cinq fois plus faible qu'en France.

Au cours de notre périple, nous passons près d'un petit lac de montagne d'un vert turquoise car profond de 40 mètres : il s'agit de l'Aguelmame d'Azigza.

Nous atteignons ensuite les sources de l'oued Oum er Rbia, un ensemble d'une quarantaine de résurgences dont certaines sont salées (oui ! nous y avons goûté !).

Après avoir, comme toujours, donné une pièce au gardien de parking, nous partons en direction d'Aïn Leuh... Enfin, c'est ce que nous croyions ! Au bout d'une vingtaine de kilomètres sur une route défoncée et sans

Photo 2 (ci-dessus) :

Un cèdre remarquable aux dimensions exceptionnelles : 6,80 m de circonférence et 40 mètres de haut

aucun panneau, nous avons la bonne idée de demander où nous sommes. Deux instituteurs assis près de leur école au bord de la route nous expliquent que l'on s'est totalement trompés (mais à notre décharge, cette route ne figurait pas sur la carte Michelin !). Nous sommes donc bons pour un demi-tour sur cette voie aux perpétuels nids de poules. Tout le long du trajet, des enfants tentent de stopper notre véhicule en se mettant au beau milieu de la route. Ils réclament des sous, des bonbons... Nous arrivons enfin à Azrou à 15 heures... Affamés, nous prenons chacun un tajine au bœuf dans un petit restaurant avant de trouver nos chambres à l'hôtel Salam.

Nous discutons quelques minutes avec un jeune couple (une française et un écossais respectivement botaniste et futur élagueur !), puis nous partons grimper sur le gros rocher qui a donné son nom à la ville (*Azrou* signifie rocher).

De là, près de la mosquée au toit de tuiles vertes, couleur de la sainteté pour les musulmans, on domine la ville nouvelle en contrebas. Une importante colonie de hérons vient s'installer pour la nuit sur la pinède qui environne la mosquée.

De retour du rocher, nous sommes accostés par un berbère d'une cinquantaine d'années qui a vu que nous étions français et qui nous dit être guide-accompagnateur en montagne. Il se prénomme Saoud Jari, connaît Montpellier où il a travaillé dans sa jeunesse, pour la compagnie Guy Vassal du Théâtre Populaire des Cévennes. Nous lui expliquons que nous partons pour Fès le lendemain. Comme il doit s'y rendre aussi, il se propose de nous accompagner et de nous faire découvrir la cédraie sur le trajet. Et d'emblée, il nous invite à boire le thé chez lui. D'abord réticents et plutôt méfiants, car des gens qui veulent nous vendre différentes choses nous abordent fréquemment dans la rue, nous acceptons finalement sa proposition. Je cherche désespérément depuis plusieurs jours un livre sur la flore locale et une librairie, nous dit-il, est sur le chemin de son domicile. La recherche du bouquin tant espéré est un échec. Nous allons donc chez notre hôte et découvrons son épouse, d'environ 20 ans plus jeune, et l'intérieur de sa demeure. Des canapés recouverts de velours rouge occupent, autour d'une table basse, les quatre côtés du salon où nous nous installons. Sur l'un des murs est encadré un verset du coran. La jeune femme nous sert le thé à la menthe et des biscuits et s'esquive aussi-

tôt, tandis que nous discutons avec notre hôte de choses et d'autres (la forêt, la famille, la vie marocaine...). Son fils Reda, 7ans, timide, revient de l'école et Saoud nous propose de dîner avec sa famille. Epuisés par notre journée de route, nous déclinons l'invitation et organisons les détails de notre escapade du lendemain avant de partir.

En revenant vers notre hôtel, je m'arrête au siège des Eaux et Forêts d'Azrou, que j'avais repéré à l'aller. Le gardien à l'entrée, à qui je me présente comme forestier français, m'introduit aussitôt dans le bureau de ses supérieurs, où sont en discussion un jeune ingénieur et un autre forestier plus âgé. Je leur explique mon intérêt pour le cèdre de l'Atlas et leur dit que j'ai trouvé les forêts de cèdres du Moyen Atlas très intéressantes mais, à mon sens, constituées d'un excès de vieux bois, parfois dépérissants, et avec très peu de régénération.

Ils en conviennent et m'expliquent qu'un programme de recherche est en cours pour déterminer les causes de ce dépérissement qui pourraient être multiples : sécheresse, réchauffement climatique, surpâturage et écimage (coupe par les bergers de branches pour nourrir les troupeaux), problèmes sanitaires divers... Quant à la régénération, ils me disent qu'il y a des secteurs vers Ifrane et dans le Rif où elle est abondante. Le dépérissement est, en revanche, particulièrement grave dans le Haut Atlas. Nous échangeons nos adresses mail avec le jeune ingénieur, Mustapha Aouida, qui promet de m'adresser des documents sur les questions que nous avons évoquées (ce qu'il fera d'ailleurs quelques jours plus tard et je tiens ces documents, sur la dynamique de la régénération dans la cédraie et sur la biodiversité au Maroc, à la disposition de ceux que cela intéresse).

Après une douche réparatrice, mais froide !, nous sortons au restaurant où nous nous régalaons d'une soupe onctueuse aux pois chiches, lentilles et gros vermicelles (une harira typique !) et d'un « repas poulet » (quart de poulet, frites et riz) servi comme toujours avec une petite assiette d'olives et une soucoupe de sauce au piment, que je suis le seul à goûter en y trempant mon pain.

Le 8 octobre au matin, notre guide Saoud n'est pas très ponctuel. Il arrive enfin vers 9h30 et nous partons pour la « route des cèdres » en direction d'Ifrane. Au bout de quelques kilomètres, nous garons la voiture et débutons une randonnée pédestre d'une heure et demie environ à travers la cédraie.



Photo 3 (ci-dessus) :
Sur la route des cèdres
en direction d'Ifrane



Photo 4 (ci-contre) :
Jean-Pierre Lafont auprès
d'un érable de
Montpellier de taille très
respectable

Il s'agit essentiellement d'une haute futaie avec des arbres de 30 à 40 mètres, âgés selon Saoud de plusieurs centaines d'années. Dans ce pays généralement steppique qu'est le Maroc, cette immersion dans une forêt somptueuse est assez paradoxale et envoûtante. Nous échangeons des connaissances avec notre guide sur la flore accompagnatrice de la cédraie : euphorbe, rhododendron, érable de Montpellier (dont certains très gros, jusqu'à 60 cm de diamètre à hauteur d'homme), chêne vert et chêne zén à feuilles caduques. Nous constatons que les chênes zén sont pourvus de très nombreuses galles aussi grosses que des balles de ping pong et d'un marron vernissé. Leur abondance pourrait faire croire à une véritable fructification.

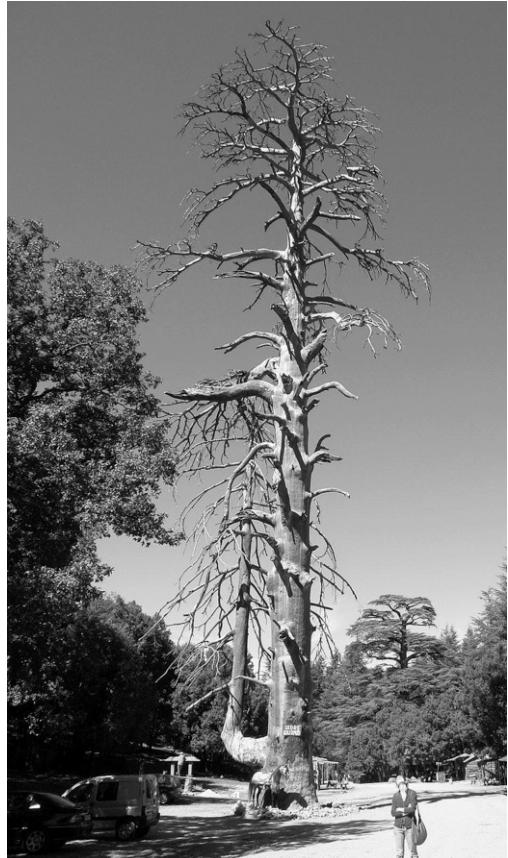


Photo 5 :
Le fameux
« cèdre de Gouraud »,
mort depuis quatre ans.

Il mesure 8 m
de circonférence
et 40 mètres de haut.



Photo 6 :
Les chênes zén
sont pourvus de très
nombreuses galles,
très riches en tanins.



Photo 7 :
Les singes magots
contribuent

au dépérissement de
la cédraie, en écorçant
les jeunes pousses des
arbres pour se nourrir.

Jean-Pierre LAFONT
Jpl.48@orange.fr

Ces noix de galle, proliférations tissulaires résultant de la piqûre d'un insecte, sont très riches en tanin. Elles auraient, dit-on, des vertus thérapeutiques et servaient autrefois à fabriquer de l'encre.

Plusieurs cèdres sont vraiment des arbres remarquables par leurs dimensions. Nous en mesurons un, en expliquant à Saoud le principe de la croix du bûcheron : il fait 36 mètres de haut et 4,20 m de circonférence à hauteur d'homme.

Saoud nous amène sur le rebord d'une falaise calcaire qui domine la région d'Azrou et d'Ifrane. Au pied de la falaise s'étend une vaste et dense forêt de chênes verts, puis une plaine fertile.

Nous revenons à travers la cédraie, reprenons la voiture et allons voir l'incontournable « cèdre de Gouraud ». Il mesure 8 mètres de circonférence et 40 mètres de haut, nous dit Saoud, mais il est mort depuis quatre ans. Complètement sec et sans écorce, il est tout couvert de tags sur les premiers mètres. Nous le jugeons de peu d'intérêt désormais, mais la route qui y mène traverse un peuplement de très vieux cèdres dont certains, là encore de taille exceptionnelle, sont susceptibles de prendre le relais du cèdre de Gouraud par leur remarquabilité. Des singes macaques dits « magots » vivent aux alentours et sont peu farouches. En écorçant pour se nourrir les jeunes pousses des cèdres, ils contribuent aussi au dépérissement.

En matière de faune, nous avons en outre repéré des traces de sangliers. Mais le lion que chassait Tartarin de Tarascon et la non moins mythique panthère de l'Atlas qui, selon Saoud, nichait sur un cèdre séculaire, ne sont que de lointains souvenirs...

Nous passons à Ifrane et ne nous arrêtons qu'une minute pour y prendre une photo et immortaliser ainsi le lion de l'Atlas sculpté par un prisonnier allemand de la dernière guerre mondiale. Cette ville à l'architecture de style « Alpes suisses » n'a rien d'authentiquement marocain !

Au sortir de la cédraie, nous faisons, sur les conseils de Saoud, une pause dans un restaurant du petit village d'Imouzer : un endroit bondé de monde, bon marché (100 dirhams pour nous trois) et fréquenté uniquement par les locaux. Hum... c'est bon d'être les seuls touristes des environs !

J.-P.L.